

THEATRE DES CELESTINS

Directeurs
JEAN MEYER
ALBERT HUSSON

*Administrateur de la
Comédie de Lyon*
ROBERT-ALAIN PAULET

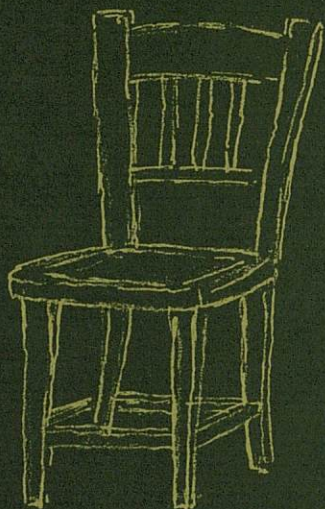
Directeur de la scène
RENE MONIEZ

Régisseur général
HENRI VART

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
ISABELLE SAN FILIPPO



Maquette
RENÉ PERRIN

Impression
ÉDITIONS ET IMPRIMERIES
DU SUD-EST



Cambet

CÉRAMISTE-VERRIER-ORFÈVRE

cadeaux . listes de mariage . objets de décoration



TRADITION 13, RUE DE LA CHARITÉ, LYON 2
CONTEMPORAIN 10, RUE DE LA CHARITÉ, LYON 2
BOUTIQUE 22, RUE A.-COMTE, LYON 2
PART-DIEU CENTRE COMMERCIAL, NIVEAU 2

2028 W127

THEATRE DES CELESTINS

LES CHAISES



LA CANTATRICE CHAUVE

Du 10 au 21 mars 1976

SAISON 1975/1976

SUR UN PERSONNAGE

Les décades de Cerisy sont fameuses. Réunir dans un cadre avantageux les esprits les plus aiguisés, les faire discourir pendant dix jours par tous les temps et à heure fixe sur un thème choisi, voilà leur objet. Ionesco vint. Seul, un grand sac tyrolien à la main. Il allait nous dévoiler hardiment ses conceptions sur le théâtre et les comédiennes ; la décade se promettait de rebondir...

Il devait être six heures du soir. Les entretiens avaient lieu chaque jour après le déjeuner. La chère étant excellente, on peut mesurer combien il fallait prendre sur soi pour dominer le thon braisé, la langouste, la poularde à la crème ou le soufflé aux artichauts. Ionesco, après avoir caché son sac tyrolien, revint parmi nous, blême. Il ne tarda pas à m'attirer dans une embrasure :

- Est-ce vraiment nécessaire, cette communication ?

- Indispensable, lui répondis-je. Naturellement, tu es libre de lire une page de Marc Papillon de Lasphrise que tu goûtes tant, ou une scène de La Grande et la Petite Manœuvre d'Adamov.

Peu après, la cloche annonça le dîner. Nous passâmes à table.

Les plats, les conversations étincelaient. Seul Ionesco, défait, refusait chaque mets d'un geste moite. La maîtresse de maison porta cette discrétion au compte de la fatigue du voyage. Le repas terminé, Adamov, très humain, proposa à l'ascète une fugue au bistrot du village. Ionesco chiffonna davantage son visage et remercia : il avait sa communication à préparer.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, pas d'Eugène. Inquiet, j'allai frapper à sa chambre. Un gémissement me persuada d'entrer. Je découvris alors, tout habillé, en travers du lit et entouré de pages fiévreuses, un vieillard qui ressemblait quelque peu à mon ami. « Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, expliqua-t-il, en rongéant son stylo. » Je parvins à ce qu'il descendit et qu'il avalât un café brûlant. « Non merci, pas de brioches. Surtout pas de brioches. » Et il remonta en toute hâte.

Le déjeuner fut la réplique du dîner de la veille, à cette différence que la pâleur de notre orateur tirait maintenant sur le vert et qu'il entreprit, au poisson, de faire assaut de civilité.

- Comment s'appelle ce poisson ? S'informa-t-il doucement auprès de sa voisine, comme pour s'excuser de n'en point consommer.

- Du bâ, c'est du bâ, répondit une voix sèche.

- Ah, du bâ...

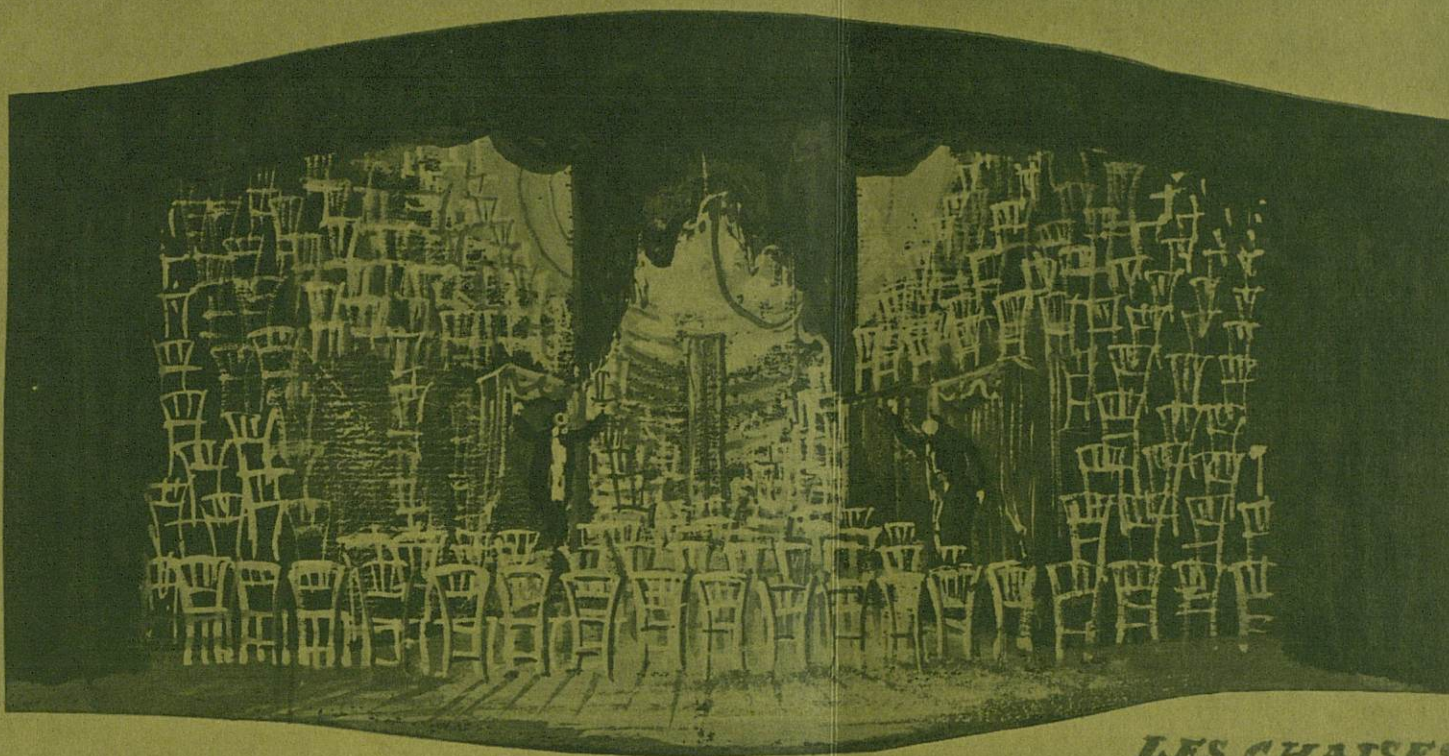
La syllabe se piqua dans sa gorge aussi furieusement qu'une arête. Il dut boire, et congestionné cette fois, se retrancha prudemment dans son haut mutisme.

Lorsque nous gagnâmes la bibliothèque-salon, le lieu clos de « ces Messieurs », et que nous nous y installâmes benoîtement, dans l'attente de sa déclaration qui ne pouvait qu'être brillante, Ionesco se prit à ressembler alors à un immense orphelin, grandi trop vite, en quête d'un cerveau et d'une paternité douteuse. Je remarquai, captives dans les méandres de son visage, des gouttes de sueur, hésitant sur la direction à prendre, glacées. Et pourtant, de quelle chaleur ne l'entourions-nous pas ? Nous étions de tout cœur avec ce nouvel auteur, encore inconnu, qui chaque soir accumulait obstinément des chaises sur la scène du Théâtre Lancry, devant des centaines de fauteuils vides. Le président lui céda immédiatement la parole et un grand silence tomba dans l'arène, troublé seulement par le bruit des aiguilles entrechoquées de Mme Heurgon, laquelle, obéissant à une vieille coutume bourguignonne, tricotaît.

Ionesco, de plus en plus méconnaissable, fouilla ses poches, retira son porte-monnaie, son mouchoir, une cravate, se leva, examina l'intérieur de son fauteuil, se rassit, remonta ses pantalons ; il ne trouvait plus ses feuillets. Sans doute les avait-il laissés dans sa chambre ? On allait les lui chercher. Sur la table de nuit ? Dans un des tiroirs de la commode ? Mais non ! Il les serrait là tout bêtement dans sa poche intérieure ; c'est curieux comme les choses disparaissent lorsqu'on les cherche. Et de sortir enfin d'innombrables papiers, de se racler la gorge sèche, tellement sèche, voulait-il un verre d'eau ? Non pas d'eau, rien, et voilà... Voilà une avalanche de feuilles soudain sur le tapis, toutes les feuilles lui ont glissé des mains, voilà Adamov sous le piano, les participants à quatre pattes, et les feuilles volantes qui volent, qui volent. Avait-il numéroté ses pages ? Oui, il lui semblait, rien n'est impossible en ce bas monde, mais rien non plus n'indiquait que la page 16 continuât exactement la 15 : souvent, il mettait le numéro 80 pour se donner du courage, bien qu'il lui fallût sitôt après retourner à la page 2, ou même commencer résolument l'acte I, lequel risquait de passer en dernier s'il détournait, un seul instant, son attention. Au bout d'une dizaine de minutes, Ionesco, en possession de tous ses feuillets, tenta de les remettre en ordre. Cela dura plusieurs siècles. Enfin, parvenu à un obscur résultat, il ouvrit la bouche, et, d'une voix blanche, imperceptible à trois mètres, d'une voix au degré zéro :

- Ce que j'ai à vous dire, c'est que je n'ai absolument rien à dire...

René de Obaldia



LES CHAISES

LA CANTATRICE CHAUVÉ 1950

Argument. - Les répliques du manuel, que j'avais pourtant correctement, soigneusement copiées les unes à la suite des autres, se dérèglèrent. Ainsi, cette vérité indéniable, sûre : « Le plancher est en bas, le plafond est en haut. » L'affirmation - aussi catégorique que solide : les sept jours de la semaine sont lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche - se détériora et M. Smith, mon héros, enseignait que la semaine se composait de trois jours qui étaient : mardi, jeudi et mardi. Mes personnages, mes braves bourgeois, les Martin, mari et femme, furent frappés d'amnésie : bien que se voyant, se parlant tous les jours, ils ne se reconnurent plus. D'autres choses alarmantes se produisirent : les Smith nous apprenaient la mort d'un certain Bobby Watson, impossible à identifier, car ils nous apprenaient aussi que les trois quarts des habitants de la ville, hommes, femmes, enfants, chats, idéologues, portaient le nom de Bobby Watson. Un cinquième personnage, inattendu, surgissait enfin pour aggraver le trouble des ménages paisibles, le capitaine des pompiers qui racontait des histoires dans lesquelles il semblait être question d'un jeune taureau qui aurait mis au monde une énorme génisse, d'une souris qui aurait accouché d'une montagne ; puis le pompier s'en allait pour ne pas rater un incendie prévu depuis trois jours, noté sur son agenda, qui devait éclater à l'autre bout de la ville, tandis que les Smith et les Martin reprenaient leur conversation. Hélas ! les vérités élémentaires et sages qu'ils échangeaient, enchaînées les unes aux autres, étaient devenues folles. (Ionesco, Notes et Contre-Notes.)

de Eugène IONESCO

Mise en scène de Jacques MAUCLAIR

Décor et costumes de Jacques NOËL

M. Smith ANDRÉ THORENT

Mme Smith PAULETTE FRANTZ

M. Martin MARCEL CHAMPEL

Mme Martin JACQUELINE COROT

Mary, la bonne SYLVIA MILLIEN

Le capitaine des pompiers JACQUES FERRIERE

LES CHAISES 1952

Argument. - « Les chaises mettent en scène un couple de vieillards isolés dans une tour située au cœur d'une île. Pour justifier, rétrospectivement, à la face du monde, une longue existence d'échecs et d'humiliations, ils ont organisé une grande réception où ils ont convié d'imaginaires invités : personnalités de tous ordres, au nombre desquelles l'Empereur lui-même. Seul un nombre de plus en plus fabuleux de chaises vides marquera l'invisible présence de la foule, visible pour les seuls héros de la pièce. Mais les deux vieux ne sont peut-être pas plus réels que la foule ; ils sont là pour signifier le vide, lui donner son indispensable contour, la densité présente de son absence.

Lorsque la scène est totalement encombrée de chaises vides au point que les vieux y sont enlisés et comme bloqués dans un immobile naufrage, l'Orateur apparaît. C'est, pour les vieux, le signe de la délivrance : ils vont pouvoir se suicider, l'âme en paix, ayant légué à l'Orateur le soin de délivrer le grand message destiné à sauver l'humanité. Ils se jettent par les fenêtres en criant : « Vive l'Empereur ! » et l'Orateur, resté seul en face des chaises, ouvre la bouche. Il n'en sort que râles et sons gutturaux : l'Orateur est sourd-muet. Le rideau tombe. » (G. Serreau, Histoire du Nouveau Théâtre.)

de Eugène IONESCO

Mise en scène de Jacques MAUCLAIR

Décor et costumes de Jacques NOËL

Musique de Pierre BARBAUD

Le vieux JACQUES MAUCLAIR

La vieille TSILLA CHELTON

L'orateur MARCEL CHAMPEL

LES ARTISTES SONT COIFFÉS PAR
DOLORÉS ET GÉRARD, 9, RUE CHAVANNE - LYON